



MATTHEW F. JONES

UNE SEMAINE EN ENFER

DENOËL
Sueurs Froïdes

Extrait de la publication

Une semaine en enfer

MATTHEW F. JONES

Une semaine en enfer

roman

*Traduit de l'anglais
par Pascale Haas*

DENOËL

This edition published by arrangement with Little, Brown and Company,
New York, USA. All rights reserved.

Titre original :
A Single Shot
Éditeur original :
Mulholland Books,
Little, Brown and Company
© 1996, by Matthew F. Jones

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2013

*Aux belles vies chassées de la belle vie
qui les avait vues naître.*

Dimanche

Avant le lever du jour, John Moon a pris une douche, bu deux tasses de café, puis il a enfilé son jean, un sweat-shirt et ses grosses chaussures Timberland. Il a avalé deux tranches de pain grillé, un bol de céréales et a laissé à manger au chien parti vadrouiller. En sortant de la caravane, il prend sa carabine de chasse 12 mm et une poignée de cartouches sur le râtelier dans la cuisine.

L'herbe est humide de rosée et, en ce début du mois de juin, l'air déjà lourd laisse présager la chaleur qui s'abattra d'ici quelques heures. Une tourterelle solitaire roucoule sur une branche à sa gauche. Au bout de la route, au-delà de l'orée des arbres, il entend tinter les cloches et meugler le troupeau de Cecil Nobie qui rentre du pâturage et qu'il va traire à l'étable. Le soleil commence tout juste à poindre derrière la crête à l'est de là où habite John, aux deux tiers du sommet de la montagne.

Tandis qu'il regarde le croisement des routes qui serpentent sur des kilomètres tel un ruban de poussière brune dans la combe, John aperçoit des phares descendre par la fourche de droite en transperçant la pénombre. Il trouve cela bizarre étant donné que les Nobie et lui sont les seuls à habiter de ce côté

de la bifurcation ; et si un accident s'était produit chez eux, l'un ou l'autre l'aurait sûrement appelé, aucun ne partirait en ville en voiture à 4 h 30 du matin. John se demande si ce ne serait pas un garde-chasse, puis se dit qu'il tourne parano. Jamais une casquette verte ne se lèverait à l'aube pour aller traquer d'éventuels braconniers. Pensant que deux adolescents ont dû s'endormir la veille là-haut sur le parking, il hausse les épaules et commence à grimper la colline.

Il parcourt les cinq cents mètres jusqu'à la fin de la route, puis s'engage à droite sur un sentier dans la forêt de pins du parc national. Il n'y a pas un souffle de vent, le silence est tel que sur le tapis d'aiguilles ses pas crissent comme sur une croûte de neige. Tous les dix mètres il s'arrête, tend l'oreille et, comme il n'entend rien, se remet en marche. Il est à la recherche d'un cerf dix cors aperçu à trois reprises la semaine précédente, la dernière remontant à hier après-midi quand, du porche arrière, il l'a observé aux jumelles brouter de longues minutes à l'entrée de la réserve avant de disparaître d'un bond entre les pins. John a supposé que le cerf avait fait sa couche quelque part dans la forêt. Il a réfléchi à ce que représentaient soixante-huit kilos de viande de gibier comparés aux mille dollars d'amende et aux éventuels deux mois de prison qu'il lui en coûterait au cas très improbable où il se ferait prendre en train d'abattre un cerf en dehors de la saison de chasse dans une réserve nationale, et il a décidé que le risque en valait la peine.

À l'approche de la lisière des pins, au-delà de laquelle la forêt devient plus dense en feuillus et taillis, tout en haut dans la canopée se met à croasser une corneille. Plusieurs autres répondent à ses cris. Les sens aussitôt en alerte, John arme sa carabine. Le mécanisme qui s'enclenche en claquant accroît

l'agitation des corneilles. Un écureuil, ou un tamia, bondit d'arbre en arbre au-dessus de sa tête. Une pomme de pin tombe à ses pieds. De plus petits oiseaux — hirondelles ou moineaux — s'envolent en fendant l'air immobile et vont se poser plus loin.

Sentant la présence d'un gros animal à proximité, John prend l'arme délicatement à deux mains et s'éloigne à pas lents vers la limite des pins, dont les branches supérieures, effleurées par le soleil levant, semblent incrustées de diamants. Une branche craque sur sa gauche. Il se tourne, épaula la carabine, enlève le cran de sûreté et vise un rameau qui rebondit. Juste derrière, il voit un flanc fauve et blanc disparaître dans un massif de chardons, et, au-dessus, une grande paire de bois. John tire. Il entend le cerf s'ébrouer, voit ses bois s'incliner vers la droite en dessous des buissons, puis se redresser. Alors qu'il arme de nouveau, le cerf détale au-delà des chardons, hors d'atteinte, et disparaît.

John remet le cran de sûreté et se précipite vers les chardons, mais, avant d'y arriver, il s'arrête près d'une grande trace oblongue au milieu des aiguilles de pin. Il s'agenouille, passe la main au centre de la marque, sent la chaleur qu'y a laissée le cerf en dormant, repère même plusieurs poils de son pelage restés accrochés. Il sent son cœur s'accélérer dans sa poitrine, l'air entrer et sortir de ses narines, la sueur couler sous ses aisselles. Et il sent également l'odeur du cerf, la poussée d'adrénaline que l'animal a relâchée, aussi âcre et forte que la sienne.

La carabine dans une main, il court en décrivant un demi-cercle à gauche des chardons, rebrousse chemin, s'immobilise à l'endroit d'où a surgi le cerf, s'accroupit et distingue des gouttes de sang frais sur le sol. L'animal a donc bien été blessé

— probablement au flanc arrière droit, à en juger par la façon dont il a basculé en avant — et s’est enfoncé dans les bois, où les taillis sont serrés et le terrain inégal, dans l’espoir d’épuiser son poursuivant.

John avait espéré l’abattre d’une seule balle, puis le ramener en vitesse en le tirant à la caravane, de crainte qu’un coup de feu, même à cette heure matinale et à bonne distance de la ville, puisse être entendu — par un randonneur dans la réserve, par exemple — et éveiller les soupçons. Mais maintenant qu’il a blessé l’animal, il n’a plus d’autre solution que de le poursuivre. Il ne peut pas le laisser se traîner en boitant et mourir à petit feu.

Il suit les traces de sang vers l’est du coteau sur un parcours en zigzag à travers un bosquet de chênes blancs et des sous-bois d’hamamélis, de sumac, de lauriers des montagnes et d’orties qui s’agrippent à son pantalon et à son sweat-shirt en lui griffant le visage ; au bout de quelques centaines de mètres, les sous-bois s’éclaircissent et s’émaillent de pierres moussues et de rochers tapissés de plantes grimpantes. À partir de là, le cerf a filé vers le nord, le long d’une crête étroite parallèle à la fourche que dessine la route huit cents mètres en contrebas. Un bref instant, John entend ses sabots racler sur les rochers. Vu qu’il ne perd que peu de sang, il craint que l’animal ne mette un bout de temps avant de s’épuiser.

Essoufflé, John s’arrête pour reprendre sa respiration et regarde vers l’est ; le soleil à présent levé jette une traîne dorée entre la montagne la plus lointaine et la plus proche. Un faucon plane au-dessus de la ferme et de l’étable en bois de cèdre de Cecil Nobie, qui, à cette altitude, ressemble à une maison de poupée. La journée s’annonce parfaite, quoique un peu chaude, mais John n’a rien contre la chaleur. Il aime trans-

pirer. Inspirant une grande goulée d'air tiède, il repart à la poursuite du cerf.

Après avoir passé encore près d'une heure dans les sous-bois, il arrive devant le lit à sec d'une rivière, traverse, puis suit l'animal qui a bifurqué à droite en remontant vers l'ouest de la réserve. Une demi-heure de montée en pente raide, entre les framboisiers, les érables et les pins blancs — que l'État a sciés net et abandonnés là —, l'amène finalement sur l'autre versant de la montagne de Hollenbach, où, il y a douze ans, le vieux Hollenbach amenait paître ses génisses et ses moutons. L'ancienne pâture a désormais laissé place à un maquis de pommiers sauvages, d'aronies, de pins sylvestres et de ronces; toutefois, le terrain s'aplanit.

Hors d'haleine, John s'arrête près d'une stramoine contre laquelle le cerf a dû frotter sa blessure — le tronc est taché de sang et, de là, la trace devient plus rouge. En observant l'herbe et les broussailles rabattues, John devine que le cerf tire la patte. Il se dit que ça ne peut plus durer longtemps et, une fois encore, il s'inquiète de la façon dont il va s'y prendre pour trimpler une carcasse de quatre-vingt-dix kilos jusque chez lui sur autant de kilomètres. Peut-être qu'il pourrait demander à Simon Breedlove de l'aider en échange d'une partie de la viande. Il est par ailleurs inquiet à l'idée que plus il devra traquer le cerf loin, plus il aura de chances de tomber sur quelqu'un par hasard.

Il s'essuie le front et traverse la pâture. Bien qu'il ne soit pas encore neuf heures, la température donne l'impression d'être déjà montée de dix degrés. Ses vêtements sont mouillés de sueur, et il a une telle soif qu'il les tordrait volontiers pour la boire. À moins de cent mètres, à l'extrémité de la pâture, il voit les herbes hautes osciller. Il devine que c'est le cerf, qu'il

ne distingue cependant pas assez bien pour viser, quand soudain l'animal sort des herbes et prend la route en terre abandonnée qui serpente sur le flanc nord-ouest de la montagne et mène à la carrière désaffectée. L'animal reste un instant à humer l'air alentour, apparemment sonné et prêt à s'écrouler. John épaula sa carabine, mais trop d'arbres se dressent entre lui et sa cible pour viser ; en outre, il se dit qu'il peut tout aussi bien s'approcher de l'animal et le délivrer de ses souffrances. C'est alors que le cerf s'ébroue bruyamment et, traînant l'arrière-train, descend sur la route en direction de la carrière.

John jure entre ses dents, non parce qu'il craint de perdre le cerf — à moins d'escalader les parois rocheuses, il n'existe qu'un seul moyen d'entrer et de sortir de la carrière —, mais parce qu'il est las de lui courir après, et désolé en outre que l'animal ait dû autant souffrir. Il entend un chien aboyer au loin ; redoutant une fois de plus de se faire prendre, il regrette qu'il ne fasse pas plus frais, sans quoi il aurait pu cacher la carcasse dans la carrière pour la mettre à l'abri des buses et des coyotes, et revenir la chercher le lendemain avant le lever du jour. Il décide qu'il ferait mieux de débiter le cerf ici même dans la carrière — derrière l'un des crassiers — et de le rapporter en deux ou trois voyages. Quasiment sous ses pieds, un tétras débusque dans un battement d'ailes si frénétique qu'il manque en avoir une crise cardiaque et se dit : « Finissons-en. »

Lorsqu'il rejoint la route cinq minutes plus tard, le cerf n'est plus là, mais la trace de sang mène droit à la carrière, distante à présent de cinq cents mètres. L'herbe sur la route paraît légèrement aplatie, et on dirait que des petits cailloux ont été délogés tout récemment. Il se met à genoux pour observer de

plus près, mais il est incapable de dire si une voiture est passée il y a peu ou si c'est à cause de l'averse de grêle qui s'est abattue deux jours plus tôt. « Je vais tuer ce cerf », songe John qui se redresse et repart avec nervosité en courant plus ou moins. « Prendre la quantité de viande que je pourrai transporter sans problème et déguerpir fissa. »

Une formation de geais bleus s'envole brusquement de la carrière en lâchant des cris aigus ; John s'affole avant de réaliser que le cerf, qui saigne et qui grogne, a dû surgir en trébuchant et effrayer les oiseaux. Son cœur n'en bat pas moins à ses oreilles. Ralentissant le pas, il lève la carabine à hauteur de hanche. Il sent l'odeur des épicéas qui bordent les deux côtés de la route. À l'entrée de la carrière, en forme de petit canyon dont les parois de granit s'élèvent à quinze mètres, il se dit que le cerf serait assez fou pour charger tout ce qui s'aventure trop près et que ses bois pourraient causer de sérieux dégâts.

Après avoir enlevé le cran de sûreté de son arme, il avance avec précaution dans le canyon envahi de ronces, d'arbustes et de lierre rampant, et s'arrête au bout pour regarder alentour ; il aperçoit les six crassiers, le châssis de camion rouillé, le générateur éventré et l'appentis bâché de plastique qui sont là depuis des années ; à droite, la mare profonde remplie d'eau où, gamin, il venait attraper des grenouilles ; et derrière, l'ouverture circulaire dans la paroi rocheuse, où il n'a jamais osé entrer, près de laquelle une pelle-pioche rouillée est posée à la verticale.

Alors que John cherche les traces de sang sur le sol, un grognement lui parvient sur sa gauche, suivi d'un craquement de brindilles. Il épaula sa carabine, se tourne vers le bruit, repère une tache brune et blanche qui bouge derrière un buisson de ronces, vise et tire. Il a dû l'atteindre à la tête ou au cœur

car, sans un bruit, l'animal disparaît de son champ de vision comme si on lui avait sectionné les pattes.

John retire la cartouche vide. Balançant sa carabine d'une main, il s'avance vers le buisson lorsqu'un grognement s'élève derrière lui. Il fait volte-face et voit le cerf blessé surgir de derrière un crassier en fonçant droit sur lui.

Il n'a le temps ni d'armer ni d'épauler ; le cerf est si près qu'il distingue des mucosités jaillir de ses naseaux dilatés et la rage dans ses yeux fous de douleur.

Instinctivement, John s'écarte d'un bond, saisit le canon de l'arme à deux mains et le propulse en avant de toutes ses forces. Dans un craquement sonore, la crosse s'abat sur la mâchoire de l'animal, une seconde avant que ses bois transpercent l'épaule gauche de John. Alors qu'il tombe à terre, le cerf dressé au-dessus de lui baisse la tête comme pour l'encorner, puis laisse échapper un râle affligé, se met à trembler comme s'il venait de recevoir une décharge électrique et s'écroule en tas à ses pieds.

John roule sur le côté droit et s'accroupit tant bien que mal en prenant appui sur ses mains pour se relever. Malgré l'effort, la douleur dans son épaule transpercée et sanguinolente n'augmente pas ni ne se propage. Un bon signe, se dit John. Tout doucement, il tend le bras en avant, puis en arrière, et effectue ensuite un cercle complet avec précaution, rassuré de voir qu'il peut bouger pleinement l'articulation.

À ses pieds, le cerf est secoué d'un soubresaut, ses jambes se tendent comme s'il allait se redresser. Surpris, John recule d'un bond. Puis le cerf cesse de s'agiter. John le voit bien, il n'ira plus nulle part. La crosse lui a écrabouillé la mâchoire et

enfoncé les dents en un sourire grotesque ; les cuissots ne sont plus qu'une masse sanglante de poils mêlés de chardons et d'os mis à nu ; l'animal recrache autant de fluide que d'oxygène et a les yeux voilés comme s'il avait déjà basculé dans l'autre monde. Devant le cerf à l'agonie, John éprouve le même sentiment de tristesse qu'il y a quatorze ans lorsqu'il a assisté à celle de son père sur son lit d'hôpital.

Il ramasse la carabine sur le gravier hérissé d'herbes folles et s'apprête à réarmer lorsque soudain il se ravise, empoigne le canon à deux mains et, la crosse brandie telle une bêche tarière, l'abat de toutes ses forces. Le crâne de l'animal s'affaisse comme un légume pourri. Le cerf gémit et tressaille quelques secondes avant de s'immobiliser. John repose l'arme sur le sol en pensant que les choses n'auraient jamais dû en arriver là. Le cerf aurait dû mourir d'un seul coup de feu au beau milieu des pins.

Il ôte son sweat-shirt trempé qu'il roule en boule et tamponne son épaule blessée de manière à éponger suffisamment de sang pour examiner la blessure, une entaille profonde de deux centimètres et demi d'où un filet de sang suinte en continu. Il étire le sweat-shirt, le saisit de chaque côté de l'accroc et le déchire en deux. Il en enroule un morceau autour de son biceps, juste au-dessus de la plaie, et l'attache en faisant un nœud plat, puis entoure la blessure avec l'autre en serrant bien.

Luttant contre l'envie soudaine de faire demi-tour pour fuir loin de la carrière, il respire à fond et s'efforce de calmer l'impression de flottement qui lui vrille le ventre. Il ramasse son arme, essuie la crosse dans l'herbe et verrouille la culasse. Il pose encore une fois les yeux sur le cerf, puis sur les ronces. La carabine pointée devant lui, il avance lentement vers le buisson

situé à vingt mètres et écarte une branche du bout du canon. Il a beau regarder à travers le buisson enchevêtré, celui-ci est aussi épais qu'une éponge de sorte qu'il ne distingue que d'autres branches et d'autres ronces. Et il n'entend plus le moindre bruit, pas même les cris des geais bleus, qui, curieusement, se sont tus. John pense : « Ce qui se trouve là-derrrière est ou grièvement blessé ou mort. »

Il se précipite à droite du buisson, large d'au moins trois mètres et presque aussi haut, qu'il contourne sans hésiter. De l'autre côté, à un mètre cinquante sur le sol, il aperçoit les semelles usées de deux baskets, des jambes moulées dans un jean, un torse menu dans un tee-shirt blanc maculé de terre et une touffe de cheveux blond foncé qui dépasse d'un chapeau à larges bords marron. Le corps, auréolé de transpiration sur les reins, gît face contre terre, les bras tendus en avant à côté d'une petite besace en jean.

John est pris de nausée. D'instinct, il remet le cran de sûreté, laisse tomber la carabine à ses pieds, passe sa main sous la touffe de cheveux et la pose sur le cou blanc pour chercher le pouls. Il ne le trouve pas. « C'est pas possible », dit-il à haute voix. Il faufile ses mains sous le ventre tiède et humide, puis, doucement, retourne le corps. Au centre et à gauche de la poitrine, il aperçoit d'abord le trou béant qu'a fait la balle et, ensuite, une femme aux yeux grands ouverts. « Mon Dieu, je vous en supplie! s'écrie John. Non! »

Les deux poings plaqués sur les tempes, il ferme les yeux et prie pour que, lorsqu'il les rouvrira, la femme morte ait été changée en cerf, en chien ou en ours mort. Lorsqu'il regarde de nouveau, le corps est toujours celui d'un être humain, seulement John voit qu'il s'agit d'une jeune fille. Âgée d'environ seize ans, elle a des yeux bleus comme le cristal, des taches de

son en forme de fleur sur les joues, un petit espace entre les deux incisives supérieures où est coincé un bout de chewing-gum ou un bonbon mou. La touffe blonde est une queue-de-cheval. John lève les yeux vers le ciel. Il est semblable à ce qu'il était cinq minutes auparavant. Il ne parvient pas à comprendre comment une telle chose est possible.

John perd la notion du temps et tout sens objectif. Il s'assoit sur un rocher et, tandis que le soleil chauffe son dos nu, il se persuade qu'il est un meurtrier. À cet instant, il oublie même que le corps est là, à côté. Il se concentre uniquement sur le fait qu'il vient de tuer un être humain. Il voudrait adresser des reproches à quelqu'un, mais il ne trouve personne à blâmer, pas même la jeune fille de s'être habillée en marron et blanc pour se balader dans les bois, étant donné que ce n'est pas la saison de la chasse et qu'il n'est après tout qu'un braconnier qui enfreint la loi.

Il ramasse un petit bâton avec lequel il trace des traits dans la poussière. Les geais bleus perchés au-dessus de lui se remettent à chanter. Un renard roux s'aventure dans la clairière, se fige et renifle la carcasse du cerf, puis, sans doute parce qu'il a flairé la présence de John, fait demi-tour et repart aussitôt. Un serpent à groin rampe vers les pieds de la fille. Les corneilles craillent pour prévenir les autres de la mort.

John songe qu'il a grandi au milieu de ces bois — sur le versant Nobie de la montagne —, qu'il vient y chasser depuis son enfance, comme son père et son grand-père, et que, bien qu'ils aient fait la guerre et pas lui, il est le premier à tuer quelqu'un. Il se dit que si son père n'avait pas perdu la ferme familiale des Moon, avec ses prairies vallonnées et ses cent

vingt hectares de forêt giboyeuse, il ne serait pas obligé d'enfreindre la loi en allant braconner pour nourrir sa femme et son fils. Peut-être même vivraient-ils encore avec lui. Il jette un coup d'œil à sa montre. Près d'une heure s'est écoulée. Il ressent un vif élancement dans l'épaule gauche. Le morceau de sweat-shirt autour de la blessure est humide, mais l'hémorragie semble s'être en grande partie arrêtée.

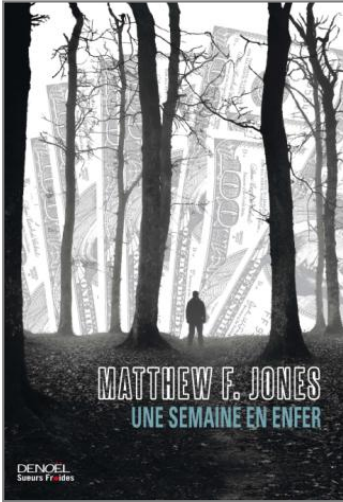
Il se force à se lever, s'approche de la fille morte, la regarde étendue dans l'herbe comme une poupée de chiffon qu'on aurait jetée là négligemment. Du sang couleur de vin et frémissant de mouches noires s'écoule de sa poitrine béante. John avance la main pour chasser les mouches, puis retire ses doigts humides du sang qui commence à coaguler. Il repense aux centaines d'animaux qu'il a abattus, éviscérés et découpés en quartiers. À tout le sang qu'il a vu. Au cerf blessé qu'il a traqué sur des kilomètres avant de le tuer. Le sang, c'est le sang, songe-t-il en essuyant celui de la fille sur son pantalon. Et la mort, c'est la mort.

Son regard remonte de la poitrine de la fille sur son visage. Il la trouve belle, non pas comme une fleur de serre, mais comme une rose sauvage qui se serait épanouie sous un soleil flamboyant, dans un froid glacial et une pluie torrentielle. Les lèvres gercées sont entrouvertes comme si elles allaient parler, le nez busqué coule légèrement — on dirait qu'elle est vivante. Elle a une minuscule marque de naissance en forme d'ancre de bateau sur la joue droite. En s'agenouillant près d'elle, John sent un parfum de fleur d'oranger, le même parfum à trois dollars le flacon qu'il achetait pour sa femme. Comment tu t'appelles? lui demande-t-il en silence. D'où viens-tu? Que faisais-tu toute seule dans cette carrière? Il se penche et embrasse tendrement ses lèvres, puis, outré par son

seulement que la fille morte puisse le redouter. John lui assure en silence que seule sa chair, abandonnée par son esprit, reposera ici près de la sienne, des Polaroids qu'il a pris d'elle et d'une lettre manuscrite disant au monde :

Ici est arrivée une chose épouvantable. Ce n'est la faute de personne, mais des événements qui ont mal tourné. Comme tout le monde peut le voir sur ces photos, c'était une jolie fille. Elle s'appelait Ingrid Banes. Elle est morte le 18 juin 1995. Elle connaît la vérité et moi aussi. Je n'ai parlé à personne de ce qui s'est passé — pas même à ses parents, qui peut-être se sentiront mieux en pensant qu'elle est toujours en vie et heureuse —, parce que j'avais peur qu'on me croie pas et qu'on me mette en prison le restant de ma vie. Je n'ai pas gardé l'argent, à part vingt mille dollars remis à mon avocat, environ quatre mille que j'ai voulu donner à ma femme et cinq cents à une dame borgne de l'Oklahoma. Il a été volé à Ira et Molly Hollenbach en 1990 par un mauvais homme et un autre pas vraiment mauvais, qui était mon meilleur ami. Comment ça s'est terminé pour moi, c'est une longue histoire.

John Moon
le 24 juin 1995



Une semaine en enfer Matthew F. Jones

Cette édition électronique du livre
Une semaine en enfer de Matthew F. Jones
a été réalisée le 04 avril 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207114247 - Numéro d'édition : 246296).

Code Sodis : N54608 - ISBN : 9782207115466
Numéro d'édition : 249267.